

Encouragement à une réflexion endogène sur la déviance.

Manuel J Grotesque

Trouver le sens de la déviance.

Les réseaux dits alternatifs regorgent d'individus se présentant volontiers comme "rebelles", "anti-système", "déviant", mais ils ont souvent peu de réflexion sur ces déviances, leurs causes, les formes qu'elles peuvent prendre. On sort des rails, on est rapidement pointé du doigt, ce qui conforte notre orgueil individualiste et romantique, puis on se consume (physiquement comme psychiquement) à l'instar d'une comète fugace. Ce jeu du petit martyr, qui va à l'encontre de toute action constructive et découle peut-être simplement de notre passif chrétien, est le premier concept boiteux avec lequel je proposerais d'en finir au sein des réseaux alternatifs.

L'anti-intellectualisme de bien des déviants -souvent dû à leur mauvaise expérience du système scolaire ou éducatif en général- fait également le jeu de ce système, les rendants muets et inoffensifs. Leur violence éventuelle (contre eux-mêmes ou les autres) permet au pouvoir en place des les repérer plus facilement, pour les isoler et accélérer leur décrépitude. Il ne leur reste qu'à attendre la fin du monde, où tous les damnés de la terre détruiraient l'ensemble de la société. La rébellion, privée d'une force pensante suffisamment riche, se retrouve cantonnée à un cri de refus de nourrisson récalcitrant, bébé capricieux qui ne manquera pas de tourner précocement à l'aigre vieillard paranoïaque. Il manque à son «non» la force calme d'une adulte responsable, qui aurait analysé son écart, assumé ses conséquences pour ensuite renvoyer au système un "NON" véritable, que la pensée dominante ne pourra pas taxer rapidement -et ô combien hypocritement- d'infantile.

Car c'est bien à cela que cette pensée normative veut arriver: reléguer toute critique à un caprice d'enfant insolent qu'on doit immédiatement punir, pas tellement pour le bien de cet enfant -qui lui est égal- sinon pour faire passer la colère et l'agacement ressentis à son contact. Les inadaptés se complairaient donc dans une immaturité gratuite qui ne mène nulle part, un refus des règles sans causes réelles. « Mais qu'ils se foutent un bon coup de pied au cul et arrêtent de s'écouter!» entend-on souvent.

Ainsi, se comporter en adulte consisterait à accepter rapidement la contrainte en vue d'une récompense? On peut se demander si c'est bien d'êtres humains dont on parle là, et pas de chiens ou singes savants. Et si au contraire se comporter en adulte, pour nous, serait se donner les moyens de faire ce que l'on veut, ce que l'on considère comme le plus important et que le système -si généreux en propositions matérialistes- ne nous offre absolument pas.

La pensée musclée (celle qui est du côté du pouvoir totalitaire) ne souhaite pas réfléchir sur les déviants, elle leur reproche tout simplement d'exister – quelle insolence ! Un peu dans la même logique, Hitler pouvait reprocher aux non aryens de parasiter le sol Allemand, ou un commerçant agacé à des clochards d'être là et pas ailleurs, un peu plus loin. Rêver d'une société plus simple et dépourvue de problèmes, peuplée d'individus grosso modo identiques, voilà la forme d'idéalisme à laquelle adhèrent les honnêtes gens, les bons chiens-chiens, forme

apparemment innocente et pacificatrice, mais souvent plus ravageuse (riche en tortures, génocides et autres lobotomies...) que les déviances isolées qu'elle prétend combattre.

Nous avons donc des deux côtés un refus de s'interroger, de comprendre pourquoi une partie des petits chiens évoqués plus haut ne peut pas se plier au petit jeu de l'effort et de la récompense, «ne joue pas le jeu » comme le dit si bien cette expression péjorative révélatrice du fond de la pensée normative. Que peuvent-ils ensuite nous proposer, ces chiots égarés, passé le moment d'une acceptation de leur propre inadaptation? Que peuvent-ils construire, en dehors des cadres si confortables où de prétendus adultes s'auto congratulent et reçoivent les lots correspondant à leurs efforts -argent, foyer, enfants- ? "Mais rien du tout!" répondraient vite les tenants de la pensée musclée, si prompte jouer les aveugles devant des exemples de déviance positive. Hé bien nous allons nous employer à leur démontrer le contraire. Mais je n'emploie pas là un "nous" royal: je ne pourrais pas faire cela tout seul, et ce texte n'est en aucun cas un traité théorique, mais plutôt un encouragement à la réflexion au sein des milieux alternatifs propos de leur positionnement, leur fonctionnement, les écueils qui risquent d'affaiblir leur action et... que sais-je encore? Tout ce qui nous semblera bon de questionner. C e début de réflexion est fondé sur ma propre expérience et mon ressenti tout au long d'une dizaine d'années de pratique dans les réseaux alternatifs de création. Je fus cantonné jusqu'à une période récente au domaine musical, mais l'omnipotence de l'art-business a eu pour effet -paradoxalement positif- de rapprocher entre eux des musiciens "résistants" appartenant à des domaines d'expression différents : arts plastiques, théâtre, performance... Remarquons au passage que ce foisonnement interdisciplinaire de plusieurs formes d'art underground était déjà présent au lancement de la révolte culturelle des années 1960, mais se perdit vite avec l'institutionnalisation d'artistes vieillissants cédant au confort matériel ou à la lassitude. Je reviendrais sur la description de nos réseaux -en commençant par préciser leurs ascendances culturelles- dans le chapitre suivant intitulé « Les réseaux alternatifs de création ». Pour le moment, je préfère me poser de façon plus conceptuelle la question des valeurs alternatives.

J'ai choisi le mot « alternatif » pour sa signification première, non pour les expériences qui ont déjà pu être menées sous ce nom, même si je compte revenir sur les bases « historiques » de notre culture underground. J'entends par réseaux alternatifs de création ces cellules d'action à la base artistiques mais s'ouvrant pleinement au monde et à ses questions: la musique (et la création en général) comme catalyseur d'une révolte moins spécifiquement artistique, un projet de vie déviant. Il y a là une idée forte, celle d'utiliser une forme d'art ludique comme matière première pour la construction d'un réseau dont les règles échappent à ce qui se pratique partout ailleurs : plutôt que de chercher à définir des règles nouvelles, nous commençons par ignorer celles en vigueur dans le système autoritairement exclusif qui nous entoure.

Il est en effet important de remarquer que le mot « alternatif » fait référence à une autre entité plus globale de laquelle il se propose de dévier, d'y apporter une alternative: on en arrive au « système », sans lequel nous n'existerions pas. C'est notre "vilain dieu", notre père à tuer, que j'aurais pu essayer de nommer plus spécifiquement, mais je n'ai sous les yeux aucun lexique savant et le mot « système » a l'avantage d'être immédiatement compréhensible.

Car au fond, on prend le problème à l'envers en essayant de définir l'alternatif: c'est bel et bien le système encadrant les hommes, par son fonctionnement autoritaire, qui fabrique la déviance, et non l'inverse comme le voudraient certains lorsqu'ils affirment qu'il n'existe pas, qu'il est une vue de l'esprit inventé par une bande d'allumés. Il est bien facile pour des individus intégrés de soutenir qu'il n'y avait rien de contraignant à s'intégrer, puisque évidemment ils en étaient capables, entrant plus ou moins facilement dans les moules prévus à l'avance. Pour éviter de trop utiliser ses méninges, voilà un alibi champion. On en revient au « qu'ils se

mettent un bon coup de pied au cul et tout ira bien » que ces grands penseurs se plaisent à ressortir régulièrement de leur généreuse malle à aphorismes. Je ne prétends pas, quant à moi, que les individus intégrés n'aient jamais fait le moindre effort pour y parvenir. Ce qui compte pour notre examen c'est qu'au final ils s'en sont avérés capables, et qu'ils possèdent une vision incomplète du système sur lequel ils sont posés, particulièrement de ses fonctions punitives et exclusives.

Certains déviants eux-mêmes entérinent cette illusion, ce tour de passe-passe du pouvoir totalitaire. En effet, ceux-ci peuvent en arriver à revendiquer leur statut déviant comme un état voulu, ce qui serait une marque de dignité évidente, au lieu de subir passivement leur mise au banc. Mais ne nous leurrions pas par excès d'orgueil : nous ne nous sommes pas exclus nous-mêmes, les filtres sociaux nous ont mis en échec en nous demandant, à un moment de notre vie, d'effectuer des actes dont il se trouve que nous étions incapables. Je me demanderais peut-être plus tard pourquoi ces règles étaient impossibles pour nous, mais la précieuse diversité des êtres humains me semble une raison assez évidente, diversité qu'une entité comme l'école française ne semble pas vraiment avoir réalisé. Cette variété des hommes et de leurs qualités, jugées inutilisables ou incompréhensibles pour le pouvoir en place, est assimilée à un effrayant chaos dans lequel il faut opérer un tri sévère. L'école est l'agent principal du tri, mais le relais est complaisamment pris par l'ensemble de la société.

Ce même système qui nous a mis en échec se charge ensuite de nous en faire porter la faute, utilisant notre propension chrétienne à accepter de porter sans broncher le poids de nos pêchés. On qualifie souvent de kafkaïenne cette vision du monde, mais elle est simplement réaliste pour qui la partage. Kafka, auteur alternatif avant l'heure? A ce régime, une bonne moitié des auteurs y entreraient, le modèle type de l'écrivain étant un être isolé opposé à une foule considérée comme idiote. Du point de vue des conformistes qui sont déjà passés dans tous les moules, cette vision est toutefois hautement fantaisiste, voire à la limite de la démence. Soyons net: pour eux, nous nageons en plein délire. Plutôt que de chercher la confrontation, je dirais simplement: "Très bien, nous avons donc une expérience et un savoir qu'ils ignorent, quelque chose d'intéressant à leur apprendre !" Là est le but de ce texte: encourager à la création d'une pensée, d'un savoir, modeste tiroir consultable de l'expérience humaine.

Je sais que cette opposition système/déviant serait contestable s'il s'agissait d'une véritable théorie, mais comme je n'aurais de cesse de le répéter (par peur d'être pris pour un prétentieux apprenti philosophe) tout ceci n'est que mon point de vue. Ce dernier ne saurait toutefois se résumer à une dichotomie aussi simpliste, puisque selon moi ce système se casse avant tout le nez sur les règles qu'il s'est fixé lui-même, contre les forces indomptables de la nature et du chaos.

Je m'explique : on vient de voir que le concept d'échec, notion qui exclue, génère des êtres humains alternatifs, mais lorsque c'est un objet ou un ensemble de contraintes matérielles et non un homme que le système ne peut dompter, on glisse vers un antagonisme plus riche que celui qui oppose les déviants aux conformistes: l'irréparable choc vers un chaos qui nous enveloppe tous. En effet, l'obsession de contrôle de l'homme sur son environnement l'a amené à développer une hantise pour ce qui n'est pas cadré, nettoyé, planifié. Tôt ou tard, les éléments chaotiques prennent irrémédiablement le dessus sur cette pompeuse rationalité: ils effectuent sans relâche, jour après jour, l'oeuvre alternative plus efficace qui soit.

On peut donc dire que le temps, c'est-à-dire l'enchaînement incontrôlable des situations, joue totalement en notre faveur. Il ronge l'ordre établi jusque dans les coeurs des métropoles modernes, rouille les structures de ces nouveaux temples de la rationalité auto satisfaite, et ce faisant fait passer ces structures du côté de l'alternative: un vieil immeuble délabré entouré de bâtiments modernes, qui n'attend que son permis de démolir, voilà un exemple d'une forme de déviance qui fait frémir les architectes conformistes et autres contrôleurs de tous niveaux. Et que dire d'un terrain vague où la végétation repousse, preuve de la supériorité

du chaos sur les tentatives d'éradication du chaos. Une usine fermée, enfant répudié de l'économie, qu'aucune pelleteuse ne vient détruire faute de nouveaux projets ou de capitaux suffisants, porte également en elle un symbole profondément alternatif. La pelleteuse, quant à elle, à moins de se trouver complètement rouillée et hors d'état de nuire, appartient au système puisque sa fonction est de détruire le chaos pour permettre la mise en place de l'ordre. Egalement polysémique en fonction de la situation, un vêtement, d'abord neuf et bien intégré au système tant qu'il demeure auprès de son propriétaire, devient alternatif lorsqu'il se retrouve sur le marché de l'occasion, marché fantôme puisqu'étouffé par les tenants de l'économie qui ne supportent pas de perdre ainsi le contrôle sur les biens marchands.

Ces exemples parmi tant d'autres nous amènent à dire: nous acceptons le chaos, nous l'aimons comme nous aimons la vie et l'intégrons totalement à notre démarche, notre art, notre façon d'organiser les réseaux alternatifs. Nous n'acceptons pas le concept de réussite et d'échec, qui nous semble caractéristique d'une pensée étriquée, ce grand jeu puériel auquel s'adonnent tous les hommes irresponsables, ceux-là même qui paradoxalement nous taxent chaque jour d'immaturité. Cette accusation, assenée en permanence jusqu'à imprégner l'inconscient collectif, nous laisse d'abord sans voix et nous convaincrerait presque tant elle semble absurde et déroutante. En effet, comment le système pourrait-il mieux nous attaquer qu'en nous accusant précisément de ne pas posséder la maturité même qui nous a conduit à le remettre en question? Questionner son propre fonctionnement, c'est bien ce qu'il ne souhaite surtout pas faire, il tente donc d'étouffer la menace comme un enfant paniqué qui s'écrierait "miroir, ça revient sur toi" au moment où il ne sait plus quoi dire. C'est là un point essentiel de mon engagement: j'affirme que nous sommes les adultes d'aujourd'hui, que nous possédons une sagesse dont eux, les bons chiens-chiens, n'ont même pas idée.

Cela fait-il du sens ? Sans doute il y aurait-il à creuser beaucoup (et sans pelleteuse de préférence) mais il me semble qu'avec une telle base, on puisse facilement se projeter dans un grand nombre de situations et déterminer sans dogme la dose d'adéquation de telle ou telle chose ou personne à la pensée alternative, cette rébellion souterraine qui n'agit plus guère sur les masses (et tant mieux) mais installe une à une des fourmilières sous nos lits. Pour cette raison, il nous importe peu de définir des règles de conduite: il n'y aura jamais chez nous de groupe hiérarchisé et nos alliés les plus fidèles s'appellent vent, pluie et éclats de rires.

Les réseaux alternatifs de création, de la contre-culture aux fourmilières underground.

Nous revendiquons une ouverture vers toutes les formes d'expression, une capacité de mutation permanente, mais reconnaissons que jusqu'à aujourd'hui, 90% de notre activité est liée à la musique électrique amplifiée (les arts plastiques occupant une bonne part des 10% restants). On ne peut nier la place du rock dans notre action. Comment et pourquoi une telle musique a-t-elle pu devenir un vecteur de contestation sociale? Je vais tenter non pas de donner une chronologie rigoureuse et documentée, mais de transmettre mon propre point de vue sur cette filiation idéologique et musicale, dont je considère nos réseaux comme une partie des héritiers. Ensuite, je glisserai vers une tentative d'instantané de ces réseaux, de leur fonctionnement et surtout de l'esprit qui les habite.

A partir de la moitié des années 1950, aux Etats-Unis, une brutale énergie sexuelle

débarqua sur les ondes. Ne nous berçons pas d'illusions : elle n'attaqua pas frontalement la société rigide de l'après-guerre, ne déployant pas de véritable discours critique. Même si les sonorités gagnèrent en agressivité par rapport au blues, le rock semble une version très édulcoré de son grand frère noir, chant de révolte larvée au contenu social plus subversif que d'hurler des onomatopées comme « Bee Bop a Lula » ou « Tutti Frutti ».

La soupape de sécurité du Rock'n'Roll permettait finalement aux énergies les plus débridées de s'exprimer dans le vide et non à l'encontre d'un éventuel pouvoir. Le rocker était rétif à toute forme d'autorité, mais à aucune en particulier. En vieillissant, les plus revêches de ces jeunes révoltés eurent tendance à muer en grognons anarchistes de droite, appelés plus communément beaufs. L'énergie brute du rock'n'roll fut aussi un atout non négligeable pour la promotion des valeurs yankees contre celles du bloc soviétique, sorte d'objet promotionnel capitaliste à l'instar du Coca Cola ou de Marilyn Monroe.

Doit-on pour autant renier nos racines rock et sacrifier à un antiaméricanisme décérébré? Certainement pas, puisque nous reconnaissons le pouvoir d'attaque de cette énergie électrique, sa capacité à traduire en ondes sonores la révolte et le besoin de liberté, particulièrement pour un auditeur qui n'aurait à ce moment de sa vie ni le besoin ni l'envie traduire en idées son volcanique bouillonnement intérieur. Le rock est une matérialisation de l'âme sauvage, l'indomptable liberté qui vit au fond de nous.

Pour excuser encore un peu plus le rocker -et plus généralement l'artiste-politiquement inconscient, je voudrais souligner que bien souvent une personne qui crée librement ne saurait expliquer rationnellement ce qu'elle est en train de réaliser, ni ne cherche à se définir comme subversive ou même alternative. Son action est inconséquente, irraisonnable, à la limite de la folie d'un point de vue extérieur. Elle est simplement guidée par un besoin de création, sublimation plus ou moins directe du désir sexuel. Russ Meyer avait-il conscience de réaliser un film révolutionnaire avec "Faster Pussycat, Kill Kill"? J'ai tendance à croire envers et contre tout que oui, mais la réponse à cette question ne changerait pas un seul plan ni une seule ligne de dialogue du film. D'ailleurs, ma propre vocation en tant qu'artiste engagé ne provient pas de la découverte de traités plus ou moins théoriques sur la subversion, mais de la découverte de créateurs violemment libres et subversifs.

C'est avec les mouvements de contestation de la seconde moitié des années soixante qu'émergea une véritable conscience de «contre culture», qui pénétra presque tous les milieux sociaux du monde occidental. Cette culture de contestation ne saurait se résumer en quelques considérations lapidaires, tant les initiatives issues de cette extraordinaire effusion ont pu aller dans des directions totalement différentes, mais accordons nous au moins sur le fait que cette culture était celle de la liberté au détriment de la contrainte, de l'ouverture d'esprit contre les valeurs rigides de l'après guerre. Il s'agissait d'une tentative de révolution des mentalités tout autant ambitieuse que naïve, tant sa croyance en sa propre réussite était grande. Des expériences communautaires nées de cette époque, on retient surtout aujourd'hui un certain empressement à parvenir au but, les acteurs ne tenant que peu ou pas compte de leurs propres limites.

On pensait pouvoir défoncer toutes les barrières en quelques années, et les personnes qui venait tempérer un peu ce bel enthousiasme étaient souvent qualifiées de réactionnaires, alors qu'ils auraient pu apporter plus de réalisme à l'action et maximiser les chances de réussite. Je vois dans cet empressement un manque de considération pour les acquis de la psychanalyse, qui avait pourtant établi depuis longtemps les limites nos choix face au passif de l'inconscient, ce boulet ou ce trésor dont nous ne pouvons ni nous débarrasser ni changer le contenu à loisir. Le côté fortement consumériste de cette génération a également accentué la légèreté des réflexions entreprises, surtout si on les compare à l'extrême rigueur intellectuelle de certains de leurs aînés comme les

situationnistes. De cette superficialité du pseudo rebelle, on trouve encore des traces aujourd'hui. Ce n'est bien entendu pas entièrement imputable à cette époque, mais dorénavant, dans l'inconscient collectif, le contestataire est d'avantage un frimeur futile qu'un questionneur éveillé. On peut avoir de la sympathie et quand même un peu de respect pour un Jean François Bizot, il n'en demeure pas moins diffuser une image du révolté bouffon très préjudiciable à la révolte libertaire dans son ensemble : personne ou presque ne prend ces personnages très au sérieux, chose dont ils s'enorgueillissent d'ailleurs souvent. Je ne prône pas un sérieux d'église, mais cette perpétuelle « déconade » se mord la queue et tend au nihilisme le plus vain, celui qu'on ne peut accepter que sur son lit de mort, quand tout est déjà perdu.

Un exemple frappant de cette superficialité fut la façon dont les hommes traitèrent généralement les femmes au sein de ces mouvements contestataires, leur laissant une place avant tout décorative, maintenant des harems modernes que la liberté sexuelle rendait possible. Jackpot pour le mâle du vingtième siècle, tous ces Gainsbourg et Wolinski ayant grandi sous une pression désormais relâchée. La liberté et l'égalité des sexes avaient été proclamées, mais de fait le vieux passif machiste qui définissait le mâle occidental du vingtième siècle n'était pas disposé à évoluer si rapidement. Le cas de Robert Crumb est plus complexe, assimilable à un Costes aujourd'hui: ils possèdent d'abord une réelle conscience des aspects pathétiques de leur propre personnalité, qui rend leur critique clairvoyante, le catharsis qu'il proposent est lavé de tout esprit de concurrence machiste. John Lennon, doux rêveur pacifiste et féministe en apparence mais macho colérique en privé, n'arriva certainement pas au terme d'une réflexion qui aurait transcendé ses contradictions. D'une manière plus générale, c'est le rapport dominant/dominé, très lié à nos fonctions animales comme la reproduction, qui a fatalement pénétré toutes les structures contestataires pour recréer rapidement les situations inégalitaires et liberticides initialement dénoncées.

Des artistes d'une plus grande lucidité, comme Captain Beefheart, avaient déjà compris la nécessité d'opérer un profond travail sur soi avant de penser à changer le monde. Beefheart, qui se disait à la fois homme et femme, est une sorte de chaman moderne qui regarde l'âme en face, ne détourne pas le regard et ne cède jamais à la terreur existentielle. Tout comme Luis Bunuel, on peut qualifier cet artiste de courageux, il nous incite à quitter le troupeau, à regarder la réalité et suivre ainsi la voie de l'intelligence. Cette voie-là demande une certaine force, mais il n'y a là aucune élogie de la puissance beauvine (malgré le « beef ») de type fasciste. Rester en permanence conscient de la force que réclame un changement réel, c'est exactement le type d'attitude qui rend plus efficace l'action alternative. Elle nous permet d'aller au-delà du cliché de l'artiste torturé et faible, qui fatalement vivra dans la souffrance tout au long de son existence (je reviendrais vers ce type de raisonnement dans le chapitre suivant, intitulé « Tuer (enfin) le mélodrame »).

Par la suite, beaucoup ont proclamé la mort de la contre-culture. Aujourd'hui encore, on rechigne à employer cette expression connotée, confinée à une période qui aurait entraîné « la chute des idéologies ». On dirait que le mot « contre-culture » est tombé au front, tué par sa propre témérité, comme d'ailleurs celui l' « idéal », assimilé à un crime de guerre (froide). Ce raisonnement de papillon me consterne, il s'agit d'ailleurs d'un kidnaping lexical de plus, méthode que je critiquerai un peu plus tard. Tout le monde ne veut-il voir l'histoire qu'à l'échelle de sa courte vie? Pourquoi la mise en pratique réelle de ces idées devrait-elle être obligatoirement conçue comme un objectif rapide, qu'il faut atteindre en l'espace d'une ou deux générations humaines, au lieu de les intégrer à un projet de civilisation qui fera son chemin étape par étape ?

L'humilité, sous la forme du pessimiste le plus absolu, caractérise justement le mouvement suivant dans cette chronologie sommaire des contre-cultures, moins largement suivi mais plus proche de nous dans le temps. Constat des années 70:

tout a donc échoué, l'individu est broyé dans la masse oppressive. A la passivité il trouve pour alternative une mise à l'écart volontaire, une réappropriation d'espaces et d'objets dont le système ne veut plus (la poubelle devenant ainsi un lieu culturel) et il va parfois jusqu'à accélérer la destruction des personnes et des biens matériels.

Par rapport au grand rêve béat des années 60, le punk (mot à l'origine péjoratif signifiant pauvre minable) n'a pas atteint aussi massivement la société occidentale, loin de là. De ce fait, beaucoup n'y ont vu qu'une simple mode et non un véritable phénomène social. Je soutiens pourtant que la filiation entre le hippie déçu et le punk agressif existe, mutation parfois incarnée par des survivants des deux époques qui n'ont eu aucun mal à passer d'un mouvement de contestation à l'autre. Daevid Allen, fondateur de Gong (groupe de rock hippie mystico délirant par excellence) a publié à partir de 1977 époque plusieurs albums dans lesquels il montrait fortement son adhésion au mouvement punk et à ses capacités révolutionnaires (« Floating Anarchy », « New York Gong »).

Je ne m'intéresserais pas à définir les éventuelles caractéristiques musicales du punk, sujet ennuyeux et réducteur, par contre je tiens à insister sur le fait suivant : les groupes punks on vendu des disques dans le circuit commercial habituel, et certains des pionniers du genre, comme les Ramones, faisaient totalement fi de toute idéologie contestataire. Ils n'apparaissent finalement que comme des artistes pop souhaitant faire carrière malgré leurs particularismes, pour finalement tenter d'amasser l'argent et la gloire comme n'importe quelle star de la pop (l'évolution récente du rap va tout à fait en ce sens). Si, aux débuts de la pop, certains petits malins (tels Gainsbourg avec France Gall) ont pu faire passer des messages subversifs quasi subliminaux, c'était dans un contexte à la limite de l'amateurisme. Le business s'est depuis énormément structuré, pour parvenir à contrôler totalement les dérapages, les vendre comme n'importe quel produit. Celui qui croît maintenant pouvoir pénétrer le système pour le subvertir de l'intérieur s'attelle à une tâche plus dure que celle des agents doubles de la guerre froide, je reviendrais là-dessus dans mon petit catalogue des poses pseudo rebelles.

Les musiciens pop cyniques, dans le cadre de notre réflexion, ont le même problème que les rockers des années cinquante. J'ai déjà abordé cela plus haut, mais j'en profite pour le marteler : leur absence de positionnement franc fait que leur révolte s'exprime dans le vide. La récupération opportuniste d'imageries révolutionnaires qu'ils pratiquent continuellement va jusqu'à discréditer l'idée même de rébellion. Ils peuvent éventuellement proposer de chambouler quelques habitudes un peu trop ronronnantes de la forme artistique, mouais... cela réellement une quelconque importance à l'échelle de nos vie? Ne s'intéresser de manière obsessionnelle qu'à de tels détails, souvent par vanité, revient à apporter sa goutte au grand robinet d'excitations gratuites déjà bien alimenté par la télévision et le cinéma le plus commercial.

Plus fidèle à l'attitude quasi suicidaire du punk original, une seconde vague s'est radicalisé vers un extrémisme qui laisse à ses membres une espérance de vie assez courte, tant l'opposition au système prenait une forme d'action violente immédiate, avec une certaine éloge de l'affrontement et parfois une réutilisation de l'esthétique ou de l'idéologie fasciste -dans ce domaine, parvenir à déterminer la dose de second degré est un exercice délicat. Derniers soldats debout de la contestation rock née dans les années 60 (j'ai pu constater que de nombreux punks contemporains citent le salut hitlerien de Lennon à la reine comme un grand geste nihiliste) les plus égarés d'entre eux pourraient à présent rejoindre les rangs du terrorisme, mais leur fréquent amour de l'alcool les tient à distance de l'extrémisme religieux et même de toute activité organisée, réclamant un minimum de concentration mentale. Au-delà de mes ricanements, je n'ai aucune agressivité contre le pauvre punk fatigué qui se retrouve par terre à hurler, édenté, « Fè la Fot's à la Fociété ! ». Juste une certaine tristesse doublée d'une rage

sourde.

Je suis assez amer devant tant d'énergie retournée contre elle-même sans la moindre efficacité, tant de rébellion facilement isolée et matée par un système qui sort le grand gagnant de l'affaire. Les nouveaux Gavroche tombent toujours en chantant et les tenants du système se frottent les mains de leur "héroïsme". Aucune rébellion n'est assez violente pour répondre à l'horreur de l'oppression, c'est d'un autre type de réponse dont nous avons besoin. Le jeu est biaisé, et les indiens y meurent toujours à la fin. Effectivement, comme le dit l'expression, « il ne faut pas jouer le jeu », mais tricher, ça oui.

Prenant le contre pied de cette autodestruction, des mouvements post-punks beaucoup plus constructifs sont apparus. Cette fois on ne peut absolument plus parler de phénomènes sociaux, simplement de micro mouvements de déviance, très différents selon les zones géographiques, mais ayant pour point commun de valoriser les petites initiatives, les actions éparses mais nombreuses, amenées à ronger les bases du système et à l'infester comme une maladie. Il s'agit d'un appel à la révolte avec une adjonction de réalisme à la clef: "Attention, tout risque de se passer mal pour toi si tu ne fais pas très attention à tes actes à partir de maintenant. Tu va sortir de l'enclos et devenir une proie potentielle pour le système répressif qui nous entoure." Ces mouvements peuvent passer par bien d'autres formes que la création musicale, par exemple la récupération d'objets jetés, qui laisse un champ d'action extrêmement large et peut faire naître une critique riche et profonde de notre société matérialiste. Je vais toutefois rester concentré sur la musique, même si je souhaiterais vivement qu'à l'avenir nos propres réseaux élargissent un peu le champ de notre action, ou plus simplement se lient d'avantage avec d'autres réseaux alternatifs issus d'autres disciplines.

Une partie de la seconde vague punk (au début des années 1980) ne céda pas au nihilisme intégral, et des groupes de la scène hardcore comme les Minutemen de San Pedro (ville portuaire assez pauvre du sud de Los Angeles) tracèrent un lien intéressant entre le rêve hippie généreux et l'énergie frondeuse du punk, plus réaliste (on ne tend plus l'autre joue). Leurs revendications égalitaires et pacifistes étaient liées à un vrai projet artistique, une grande originalité musicale. La liberté créatrice époustouflante du groupe était confortée par son engagement sans faille. Humanistes et drôles, ils adjoignaient leur public à pratiquer eux aussi une activité créatrice libre, allant contre le cirque rock pratiqué par les gros groupes des stades. Ils restèrent confinés à un public très limité, tout comme la plupart des groupes actuels issus des réseaux réellement alternatifs.

La confidentialité, depuis la fin des années 80, semble d'ailleurs être devenue un gage d'intelligence, tout passage à une échelle de communication supérieure apparaissant comme suspect. Il ne s'agit pas là d'un repli sur soi paranoïaque, mais d'un constat lucide de l'action des générations précédentes, sacrifiées sur l'autel de la communication de masse: il est excédant par exemple de découvrir une photo de Keith Moon, batteur des Who précocement décédé et dont le jeu chaotique semblait un appel au désordre, utilisée dans un magazine pour un encart publicitaire d'une banque.

J'ai souvent pu constater à quelle point la sève de la pensée alternative peut être ainsi récupérée et galvaudée jusqu'à en perdre tout son sens. Par exemple, un film tel que Matrix, qui semble réalisé par un vieux hippie transformé en producteur de cinéma au flair remarquable (en réalité des scénaristes en mal d'idée "fun" qui seraient allés relire Philip K. Dick) est bel et bien un recyclage d'idées alternatives les plus pures et dures, ce qui en fait un document fascinant sur le cynisme d'Hollywood, la capacité de ce dernier à ôter le venin des dards, transformer les révoltes en sources d'amusement futile. Lorsque cette grosse arnaque attractive est apparue sur les écrans, je traînais en Australie avec une bande de hippies/punks cinquantenaires purs et durs, qui furent estomaqués de l'adéquation du film avec leur vision subversive, inchangée depuis 1969 -d'ailleurs l'année de sortie du roman "Ubik" de K.Dick avec sa fameuse phrase "Je suis vivant et vous êtes

morts" que le héros plongé dans le coma lit sur les murs de ses rêves. Pourquoi a-t-on eu Matrix et pas Ubik-le-film? On y a gagné les scènes de kung fu et leur fameux mouvement de rotation autour de Carrie-Ann Moss, célébrant ainsi l'entrée officielle de la révolution contestataire dans le monde hélas encore futile des jeux vidéos.

On en revient à la perversion du message subversif quand il s'exprime par des médias de trop grande envergure, c'est pourquoi on peut leur préférer des moyens plus modestes, quitte à renoncer à certaines ambitions techniques de toute façon plus vaniteuses qu'utiles. On préfère souvent des instruments de musique simples et robustes, la sérigraphie ou la photocopie pour reproduire les documents visuels, jouer dans des petites salles, avec de petites sonorisations voire pas de sono du tout... moins c'est bien sûr beaucoup mieux car cela nous met hors de portée des tentacules de l'argent. Mais c'est surtout que cette modestie nous garantit une adéquation totale entre nos actes et nos idées, ainsi qu'une rapidité d'action inégalable.

Ceci me conduit à établir un parallèle avec une activité créatrice également très modeste au niveau des moyens: l'écriture, qui de Kafka à K.Dick inspire si souvent nos actions (les auteurs ayant d'autres initiales sont également tolérés). Sans leur fréquent individualisme extrême, qui les met à l'écart de tout et de tous, je soutiens qu'une immense partie des écrivains de fiction serait politiquement très proche des milieux de création subversive: nous partageons la même volonté de remettre en cause la bêtise groupale. C'est d'ailleurs pour cette raison que les écrivains -mais aussi les créateurs en général- renoncent si souvent à s'impliquer aux côtés des autres et se retirent complètement dans leur travail solitaire. Citer ici le contre-exemple d'Orwell me paraît plus révélateur que de commencer une interminable liste d'écrivains coupés du monde, qu'il serait si facile de dresser. Il fait défaut à leur vision viscéralement libertaire une dose de générosité, un engagement physique au sein même de l'humanité et non du haut de leur tour d'ivoire. Et puis, réussir son chef d'œuvre avant de mourir, quel Graal vaniteux, quelle vision étriquée de la création! On croirait presque qu'ils achètent ainsi leur billet pour l'immortalité -encore et toujours le poids de l'héritage chrétien.

Pour en revenir à l'activité musicale, traditionnellement moins au fait de l'indépendance d'esprit que ne l'est la littérature, comment pourrais-je définir le moment où elle devient une vraie forme de déviance? Je me garderais bien de faire du déterminisme stylistique: l'alternative peut évidemment surgir de n'importe quel type de rythme, bruit ou mélodie. Par contre, l'état d'esprit dans lequel on interprète cette musique compte énormément à mes yeux. Il faudrait à la fois privilégier le libre-arbitre -je crois que tout artiste libre est naturellement original- et la générosité -le public n'est pas une classe inférieure. Un équilibre scrupuleux doit être maintenu entre ces deux concepts, car si l'un prenait le dessus on tomberait soit dans une glorification excessive de l'"Artiste", cet être supérieur et visionnaire, presque divin -voir Dali et ses clones, tous fabriqués bien sûr en "exemplaire unique"- soit dans un populisme complaisant qui consisterait à donner au troupeau uniquement ce qu'il désire, parvenant ainsi à mieux le manipuler. De mon point de vue sans doute incomplet, la scène reggae occidentale est hélas caractérisée par ce dernier travers, celui de la démagogie complaisante.

L'artiste n'est donc pas un être exceptionnel, pas plus que le public n'est dénué de qualités. Nous sommes réunis là pour la même raison que les hommes se réunissent depuis toujours autour des feux quand la nuit tombe: tisser des liens, se voir et se parler, puis ressentir des émotions ensemble autour d'un rituel magique que tous peuvent d'ailleurs diriger alternativement, selon les jours. Ayant chassé les démons, nous pourrions ensuite aller nous coucher, apaisés par le contact de nos pairs et l'émotion des sorciers bienveillants. La télévision, on le sait, remplace aujourd'hui ce rituel vivant par une pluie d'électrons agressivement déversée sur une vitre. Je sais que beaucoup sont déjà convaincus de la nécessité d'éteindre urgemment le grand sachem cathodique, je passerais donc directement à l'examen

de son successeur, qui ne fera d'ailleurs bientôt qu'un avec elle, mais reste pour le moment plus ouvert à la subversion car encore relativement peu contrôlé: l'internet.

Je crois d'ailleurs que notre réseau alternatif de création a commencé à vraiment se développer avec une utilisation plus massive d'internet, à une date que l'on pourrait situer à peu près au changement de siècle. Non pas que beaucoup de liens solides entre activistes naissent et se consolident uniquement sur internet, mais les premiers fils se tissent ainsi beaucoup plus facilement, sans barrière temporelle ou spatiale. C'est l'un des paradoxe du monde alternatif actuel, où les rapport humains doivent systématiquement primer sur l'investissement financier, mais où une partie de ces rapports se trouve complètement désincarnée en passant par le net. Par la suite on se rencontre bien sûr physiquement, et on devient souvent bons amis. Pour illustrer concrètement la façon dont on se lie à de tels réseaux, j'ai placé en annexe une chronologie résumant ma propre prise de contact graduelle avec monde alternatif.

Peut-être le net sera-t-il prochainement canalisé par le pouvoir économique, ce qui nous inciterait à abandonner son utilisation. Concernant les téléchargements "illégaux", les contrôleurs de copyright trouveront peut-être une solution pour continuer à alimenter les mafias musicales de type SACEM. Sur ce sujet, je pense que la position des artistes alternatifs est claire, en tous cas de tous ceux avec qui j'ai pu en discuter: nous nous plaçons avec joie du côté des "pirates", mot employé par les flics du copyright pour nous effrayer, mais qui au final nous plaît infiniment.

Sans droits d'auteurs, de quoi vivent les musiciens? Bonne question, mais sommes-nous d'abord vraiment des « musiciens »? Si le musicien est une sorte de bouffon qui donne au public-roi-bébé tout ce qu'il désire, non, nous n'en sommes certainement pas. Si des bouffons putassiers voient leur compte en banque s'engraisser pour des activités proches de la publicité, hé bien oui, nous militons pour la mort du droit d'auteur, la décrépitude complète du réseau qu'on appelle show business, ces vendeurs de produits culturels formatés, cette presse stupide et moutonnaire qui appuie avec complaisance l'idolâtre télévisuelle. J'essaie de ne pas faire tomber une pluie d'invectives facile, d'éviter les verbes comme "vomir" où les références trop explicites à la matière fécale, donc je ne m'étendrais pas d'avantage sur le sujet, mais on aura bien compris mon peu d'attrait la chose shobize.

Reste à définir notre étrange statut de musicien (et plus généralement d'artiste) alors qu'on ne supporte presque rien de ce qui s'entend ou se voit dans les médias habituels, surtout qu'on n'adhère pas une seconde à l'esprit dans lequel cet art/commerce est pratiqué. Devrait-on inventer un autre mot qu' « artiste », pour ne pas le partager par exemple avec ces slogans qui promettent en grandes lettres « plus de 150 ARTISTES sur scène »? Mais ne validerait-on pas ainsi le vol de ce mot qui nous permet de nous définir simplement? De toute façon, l'outrecuidance de la culture télévisuelle est telle qu'elle se permet de récupérer absolument TOUS les concepts subversifs pour les revendre avec une valeur ajoutée, présenter une camelote plus attractive. Mieux vaut continuer d'employer tous les mots qui nous plaisent, de "contre-culture" à "alternatif", même si occasionnellement on s'amusera de les voir prononcés par un quelconque bouffon télévisuel. Que gagnerait-on à perdre notre spontanéité, à développer une paranoïa attentive en permanence à ceux que l'on hait? En perdant notre naturel, on finirait par entrer dans une sorte de guerre exténuante, on chercherait systématiquement à contredire le système en mettant idiotement sur un piédestal tout ce qui va à l'encontre de la norme. Gardons au contraire notre énergie pour créer des situations et des œuvres qui correspondent à nos idées, et ces créations seront notre meilleur argument dans la bataille qui nous oppose à la norme.

Maintenant, il faut quand même reconnaître qu'en France, pays qui a connu ça et là quelques initiatives dites de gauche, des organismes publics comme la Caisse

d'Allocations Familiales apportent un soutien non négligeable à notre choix de vie. C'est là que les anti-RMI, peuple étrange qui va du grand bourgeois dédaigneux au clochard aigri, commencent à aiguïser leurs couteaux. Nous voyons le fait de toucher le RMI comme une chance de vivre dans un pays qui reconnaît les faiblesses du système, prend en compte son injustice et se propose d'y palier modestement avec l'aide d'un versement mensuel, insuffisant pour vivre décemment mais essentiel pour ne pas tomber dans la misère. L'argument comme quoi les rmistes seraient des profiteurs, est à ranger auprès du "qu'ils se foutent un bon coup de pied au cul et tout ira bien!" déjà évoqué. Ils voudraient une vie plus simple, sans le quart-monde à notre porte ? Eh bien, non, désolé, ça n'est pas la réalité.

Lorsqu'on accuse à l'inverse le RMI de n'être qu'un baume maintenant la paix sociale, je suis tout compte fait assez d'accord. Cette critique vient souvent de cinquantenaires communistes qui ont travaillé toute leur vie, milité au sein de syndicats et obtenu les acquis sociaux aujourd'hui menacés. Cette lutte émérite, qui correspond à leur époque, les a en quelque sorte conditionnés dans un respect quasi religieux du travail, s'adressant même parfois aux militants en tant que "travailleurs". Aujourd'hui, le capitalisme se joue à l'échelle des multinationales cotées en bourse. Les sommes d'argent significatives se créent sur des mécanismes à la limite de l'abstraction, dans un espace immatériel qui nous échappe complètement, en vertu de quoi, travailleurs ou pas travailleurs, je déclare solennellement: "Nous sommes tous des RMistes!". Nous ne créons plus directement la richesse qui alimente le système, le capitalisme est devenu tellement concurrentiel qu'il est parti s'amuser là-haut, sur l'Olympe, tandis que les simples mortels se retrouvent comme des cons, en bas, à allumer des feux et à danser autour.

Tuer (enfin) le mélodrame.

Dès le premier paragraphe de ce texte, je m'attaquais un peu abruptement à l'auto sacrifice romantique des rebelles, qui limite tant la portée de leur action. Je propose à présent d'élargir cette critique à toutes les poses mélodramatiques qui diminuent la "productivité" de la rébellion. Je préconise de mettre un frein à l'agitation gratuite, à tout ce qui est superficiellement émotionnel, correspondant à des clichés que l'on a appris dès le plus jeune âge, notamment en regardant la télévision. La générosité doit demeurer, protégée justement par une méfiance envers les schémas émotionnels futiles: ceux-ci ne doivent plus conditionner nos actes.

L'antagonisme entre personnes est notre premier ennemi. Non pas que j'estime utile de gommer les affinités et antipathies naturelles qui s'établissent entre nous. Il nous faudrait juste considérer la réalité de ces attirances/répulsions sans nous baser sur des à-prioris et réflexes. Ces derniers proviennent de scénettes théâtrales incrustées dans nos schémas mentaux. Elles nous dictent sans effort de méninges le type de réactions et de sentiments simplistes à adopter dans telle ou telle situation. On les trouve par exemple dans les sitcoms. Elles produisant des références dramatiques communes qui nous conditionnent dans nos rapports humains dès l'enfance, et ce depuis bien avant l'invention de la télévision.

C'est une réalité: si l'on ne questionne pas sans cesse la justesse de ses dires et actes (attitude qui devient par la suite intégrée et ne nécessite pas une rigueur dogmatique) on peut se retrouver chaque jour à agir de façon extrêmement veule. On a les bons, les méchants, on parle d'eux âprement en leur absence et dès qu'ils sont en face de nous on se tait, on fomenté des guéguerres, on s'enflamme en partant de procès d'intention, on se sent jaloux, on manipule, on humilie... tout

cela et bien d'avantage fait partie de notre héritage culturel et ne sert pas notre action militante.

Ces actes, je ne tiens pas à les diaboliser, ils sont très humains. Je ne rêve pas béatement d'un monde sans agressivité ni violence, mais je souhaite l'émergence spontanée et non hiérarchisée d'une force capable de changer réellement la donne, de faire table rase des concepts vieillissés que l'on traîne comme des casseroles. Je peut soutenir la violence comme pulsion de vie et de liberté, destruction des chaînes mentales et non des corps. Je souhaite juste qu'on arrête de brasser du vent et de s'autodétruire.

Une seconde posture contre-productive est l'éternelle et systématique contestation adolescente. Par ce dernier mot j'entends ne ressentir que physiquement l'oppression, et y réagir par une réponse irréfléchie, presque comme la réponse réflexe d'un cobaye à un stimulus. Pour faire partie l'analyse de la source de l'expression « contestation adolescente », posons le système refuse de reconnaître l'adolescent comme un nouvel adulte sexué, niant l'évidence des changements physiques qui s'opèrent en quelques années sur l'individu de cet âge. Ce déni de maturité est lié à des méthodes oppressives que j'ai déjà évoqué, cette façon de rabaisser les déviants en les taxant d'immaturité. Les vieux mâles, jaloux de cette énergie nouvelle, maintiennent une humiliation permanente autour de ce concurrent potentiel, l'accusent presque d'être fou. Ce dernier ressent fortement l'injustice de ce déni, mais n'a pas beaucoup d'arguments construits à leur opposer. Le risque est donc de se construire un personnage caricatural s'opposant à tout, confortant ainsi les arguments moqueurs des vieux mâles.

Le schéma que je viens d'évoquer entraîne un statut quo qui peut durer dix, vingt, trente ans, et ne concerne plus seulement les adolescents stricto sensu. On peut retrouver des rebelles de cinquante ans qui cultivent la même allergie à l'autorité, se braquant devant elle de façon totalement prévisible, encore une fois très facile à canaliser pour le pouvoir en place. La question est: comment réagir à l'oppression quand elle se manifeste?

Une vraie liberté, une vraie force rebelle adulte, ne serait-elle pas de feindre d'ignorer l'oppression, de vivre à côté dans une zone protégée que l'on s'est construite avec les années, reprenant éventuellement des énergies de cette oppression à son propre compte, comme le combattant de Tai Kwendo utilise la force de son adversaire pour le vaincre (une idée proche des meilleurs aspects de la philosophie punk). Il est cependant important de garder les idées claires tout au long de cette lutte: certains utilisent une dialectique similaire pour justifier leur inaction et leur renoncement. Dans bien des cas, on pourrait attendre longtemps les effets de cette soi-disant subversion du système par l'intérieur: elle s'avère n'être qu'une pose bravache de plus, et comme on se trouve à l'intérieur on est rapidement digérés. Difficile pourtant de faire rapidement la différence entre les vrais subversifs et les poseurs, un vrai bon criminel se remarquant souvent à sa capacité à ne jamais évoquer ses crimes en public. Finalement, chacun sait en son for intérieur -son seul juge- ce qu'il est vraiment.

Ce travail sur soi doit également prendre en compte le risque de la paresse. On refuse le travail dans sa globalité car il est associé à l'oppression du système. Il faudrait là différencier le cas particulier de travail rémunérateur, force aliénante par excellence, du concept même de travail, force créatrice qui nous est grandement utile pour notre action. Ne nous laissons pas voler l'énergie du travail sous prétexte que le mot nous rebute. Reprenons à notre compte ces mots volés, mettons fin au kidnapping lexical qui transforme les débats en parties de ping-pong verbal!

J'ai déjà montré à quel point on hésite à continuer d'utiliser des mots prétendument usés par l'histoire comme "contre-culture". Allant plus loin, des personnes aux positions partiales utilisent des mots dans un sens exclusif, qui convient parfaitement à leur lecture partisane des faits, au lieu de laisser se développer la richesse sémantique des concepts et se positionner soi-même politiquement au

terme de l'analyse. Par exemple, untel qui se dit de gauche n'utilisera "mondialisation" que pour définir les horreurs du capitalisme à échelle mondiale, et untel de droite n'entendra par "communisme" que l'œuvre politique de Joseph Staline. On simplifie les mots à l'état d'étendards, que l'on brandit en partant au front dans une optique d'affrontement simpliste. Nul besoin d'avoir beaucoup lu et étudié pour réfléchir, mais posséder suffisamment d'honnêteté intellectuelle est un atout capital.

Dans cette dernière phrase, par exemple, j'emploie le mot honnêteté, que certains associent exclusivement à une forme de morale chrétienne simpliste. Bonne intention que de vouloir retrouver les origines historiques des concepts, mais erreur d'associer exclusivement un mot avec une seule idée. Allant au delà du manichéisme, j'utilise le mot honnêteté pour désigner la transparence nécessaire au surgissement de l'intelligence, mettant un frein aux à priori et aux idées reçues. Parallèlement, j'admets que ce n'est pas le seul sens de ce mot, tout comme un marteau peu successivement servir à planter un clou où à le retirer.

Cet exemple de procès d'intention me donne l'occasion de parler du vrai problème qui se cachait derrière cette accusation erronée. En effet, une autre pose mélodramatique des activistes est de se présenter comme les seuls êtres purs, dénués de tous défauts, qui dans leur délire se vouent corps et âme à la salvation de l'humanité pendant que le commun des mortels se vautre dans une irresponsable débauche. La pose de martyr évoquée plus tôt se superpose ici à un discours moralisateur pesant. Mi Don Quichotte, mi moine franciscain, le punk straight edge souffre parfois d'un grand narcissisme. Je me laisse ici aller à quelques ricanements, mais il importe peu que je trouve personnellement ces poses ridicules: la dramatisation abusive de la déviance, sirène charmeuse qui nous mène rapidement vers des récifs, est au fond le seul problème qui me préoccupe. Pas d'avantage mousquetaires que martyrs, Quichottes que Jesus, nous devons jouer notre propre rôle et défendre nos idées sans fanfaronnades.

Je me rends compte que tous ces exemples de disfonctionnements ne sont que différentes formes de créations d'antagonismes non signifiants. Pourrais-je donc résumer tout cela à: "Faites confiance en la réalité et agissez en fonction"? Tout cela ne serait-il finalement qu'un problème psychanalytique? J'avoue qu'à mes yeux, malgré les connotations profondément bourgeoises de son statut, la psychanalyse me semble avoir énormément à apporter à l'humanité, pour lui permettre de transcender les illusions dans lesquelles elle se débat vainement depuis si longtemps. Peut-être cette discipline doit-elle sortir à présent du strict cadre psychanalytique (ce rapport exclusif d'analyste à patient) à l'intérieur duquel elle commence à s'assécher, atteignant par exemple les réseaux alternatifs de création?

Bon, je suis totalement conscient de mon outrecuidance à brasser si rapidement des thèmes aussi spécifiques. Peut-être la réflexion va-t-elle devenir plus intéressante lorsque nous aurons défriché d'avantage : nous pourrions alors nous attarder plus longuement sur chaque question, avec la finesse qu'elle réclame. Je sais que pour beaucoup, on ne badine pas avec les grandes idées, mais pour une raison qui m'échappe et me fait accessoirement passer pour un bouffon d'une prétention infinie, ces idées supposées grandes me semblent au contraire très accessibles, très réelles et couramment rencontrées ailleurs que dans les livres savants. Je les vois même s'agiter autour de moi à l'heure où j'écris, dans cette petite chambre mal éclairée. Les vieux objets ayant appartenus à mes grands parents me racontent leur histoire, me livrent les postfaces des vies éteintes. Suis-je en train de recréer par accident un rituel chamanique? J'entends la voix susurrée de ces objets orphelins me confier une mission. Il me disent à quel point leurs anciens propriétaires, qui n'ont vécu que pour les amasser, n'ont jamais eu le temps de profiter de leur butin, que s'ils avaient su que la mort viendrait si vite ils auraient d'avantage profité de la vie elle-même.

Annexe : Un exemple d'une prise de contact avec les réseaux alternatifs.

A environs 22 ans je fais partie du groupe Y, aucun contact avec personne, concerts ici et là... On enregistre au magnétophone des cassettes qui provoquent une grande perplexité. On attend peut-être qu'une maison de disque vienne nous chercher?

*

Fin de Y, on devient le groupe X, qui inclut l'individu B. Celui-ci est déjà familier des petits concerts underground. Nous jouons dans des bars de notre ville.

*

Des membres du réseau 1, basé dans une autre ville, nous voient en concert. Ils nous invitent et nous jouons dans leur ville.

*

B commande un disque sur le site internet du réseau 2, il faut passer commande par mail sans le moindre transfert d'argent automatisé. C'est un site non professionnel, d'hébergement gratuit. Il se trouve que B est le premier à commander ainsi un disque, et il rencontre l'un des fondateurs du réseau 2 qui vit dans notre ville à ce moment.

*

On devient vite des habitués des réseaux 1 et 2, on se lie d'amitié, on presse des disques sur leur "labels" (étiquette symbolique qui ne cache aucune structure) en vinyl et cd. Financièrement, il s'agit juste de mettre nos petites économies en commun pour sortir les disques en petites quantités.

*

L'un des membres du réseau 1 construit chez lui une salle de répétition, qui petit à petit va évoluer en studio d'enregistrement, proposant aux groupes qu'ils connaissent de venir enregistrer à moindre coût.

*

On met nos contacts en commun avec le réseau 2 et on organise des tournées, s'inspirant en cela d'un groupe Z, qui nous a prouvé récemment qu'il était possible d'organiser soi-même de longues tournées de concerts en France et en Europe, en prenant simplement contact par mail avec les organisateurs locaux: associations, squats, ou juste des gens désireux qu'il se passe quelque chose dans leur ville.

*

On multiplie les projets: plus la peine de parler des groupes X Y Z... il y en a des dizaines. On finit par monter un réseau 3 dans notre propre ville et on accueille nous aussi des groupes venant d'un peu partout, avec qui on sympathise parfois et qui finissent par presser des disques sur le "label" initié par B.

*

Les activités s'ouvrent vers les arts plastiques avec la création d'un atelier de sérigraphie au sein du réseau 2, qui réalise les pochettes de disque et les affiches en plus de projets spécifiquement visuels.

*

Le réseau 1 devient une vraie structure associative subventionnée avec son lieu propre, tandis que 2 et 3 demeurent totalement underground, même si le 2 loue un lieu en mettant de l'argent en commun comme pour les disques. On découvre aussi la présence d'une multitude d'autres réseaux similaires, et l'impression d'un réseau underground global se dessine.

[Manuel J. Grottesque, Encouragement à une réflexion endogène sur la déviance, 2007].
Copyleft : cette oeuvre est libre, vous pouvez la copier, la diffuser et la modifier selon les termes de la Licence Art Libre <http://www.artlibre.org>